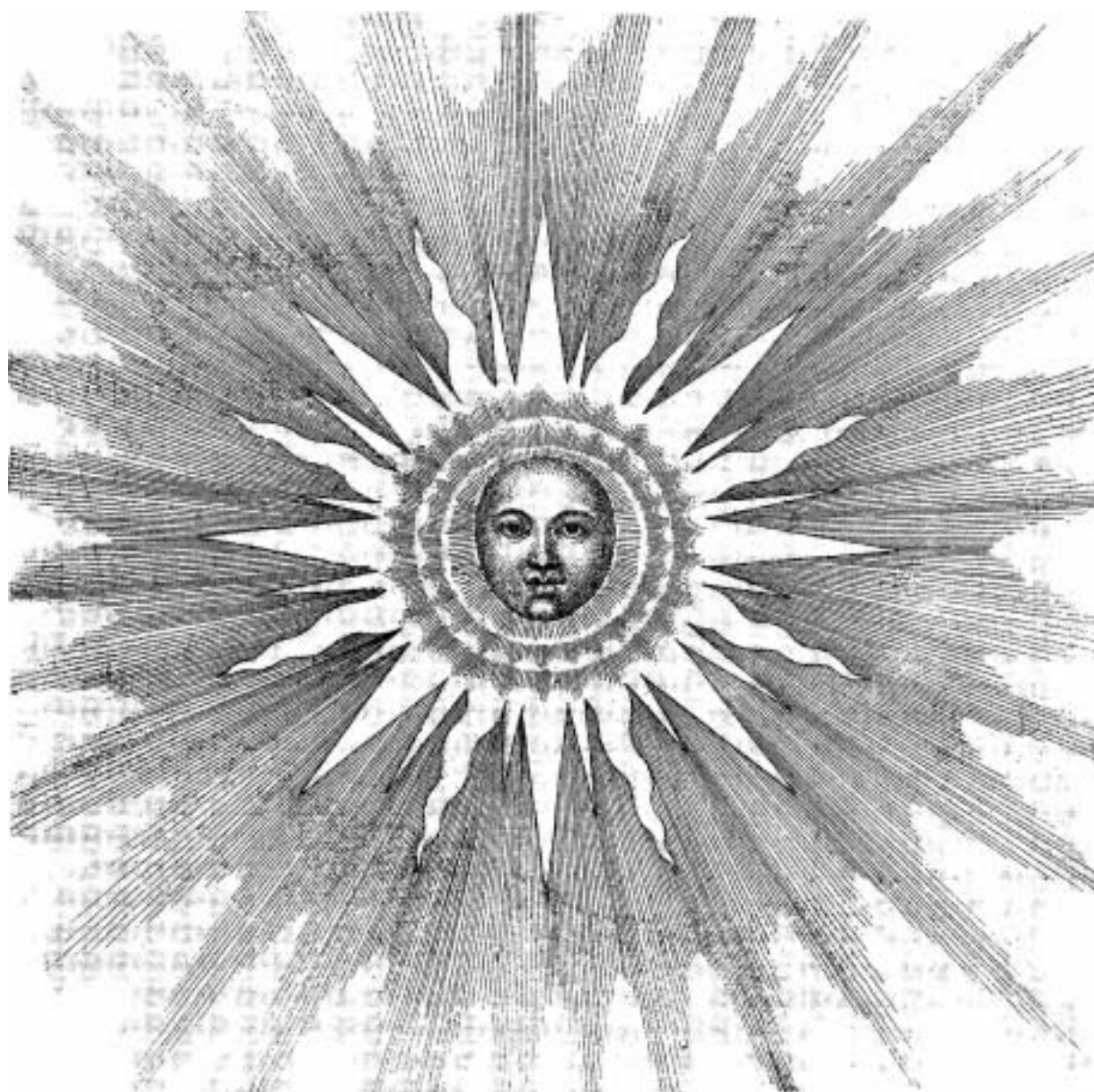


Le rôle fédérateur du Mythe

Son origine logique
Son impact irrationnel



Le rôle fédérateur du Mythe

*« L'opération mythique consiste
à renvoyer au ciel sous forme d'images
ce que le ciel nous envoie sous forme d'énergie. »*

Carlo Suarès

*« En réalité, le Mythe est le moyen d'expression des Sages
pour enseigner l'ésotérisme des faits naturels
que nulle parole ne peut révéler. »*

R. A. Schwaller de Lubicz

Préambule.

Le 23 juillet 2002 à 6h00 du matin, France-Culture retransmit une causerie donnée le 4 juin précédent par Jean-Claude CARRIÈRE, conférence intitulée L'Inde, l'éloge du multiple et du flexible. Entre autres questions qui l'assaillirent lors de ses voyages, il s'interrogea sur l'agent fédérateur qui pouvait — en dépit de nombreuses langues différentes et de multiples ethnies — assurer la cohésion d'un aussi vaste territoire « Il y a 18 ou 25 pays en Inde, tout à fait différents les uns des autres. » (J.Cl. C. dixit)

Avec un certain humour, il se fit d'abord l'écho de la raison qu'il recueillît sur place : du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, on y mange le même yaourt et les mêmes épices. Plus sérieusement ensuite, il exposa comment — parmi d'autres investigateurs auprès d'un groupe ethnique pratiquement illettré — il découvrit l'importance des mythes et leur fonction réunificatrice.

Du haut en bas de l'échelle sociale de cette peuplade, paraît-il, la tradition orale mentionne non seulement différents contes et légendes locales, mais aussi la grande geste du Mahabharata commune à tout le pays. Plus étonnant encore, le conférencier précisa ce qui suit. Avant de quitter la France, il jugea nécessaire de se documenter au mieux sur cette épopée. De ce fait, il put à différentes reprises en mentionner certains détails auprès des autochtones. Quelle ne fut pas sa surprise, alors, de se voir aussitôt considéré par eux comme un Indien de souche, malgré son apparence occidentale et la pâleur de son teint.

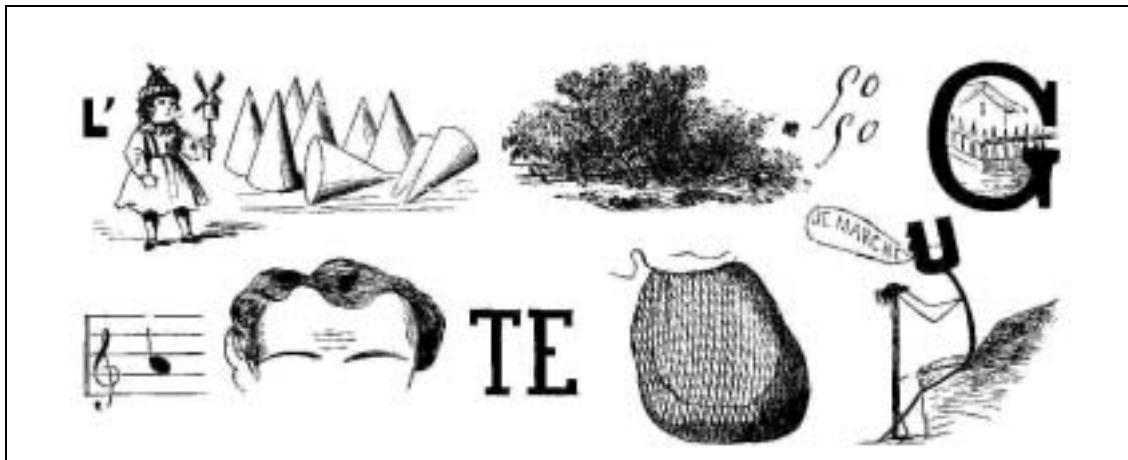
Qu'est-ce qu'un mythe ?

À propos de certains textes ou récits, l'expression *c'est un mythe* prend parfois une coloration un tantinet péjorative, dans le sens de : *c'est une fiction sans aucun fondement*. Leur aspect fabuleux et contraire à toute réalité tangible accrédite, bien sûr, une telle appréciation. De la sorte, après avoir quitté l'enfance qui se délecte en général de telles histoires, l'adulte croit se débarrasser d'un tel « fatras » par relégation dans les profondeurs de l'inconscient. Néanmoins, toujours actif, il y reste opérationnel.

Le mythe est au texte ce que le rébus est à l'image.

Nos parents — grands amateurs d'à-peu-près, de calembours et de jeux de mots — se réjouissaient à l'idée de découvrir les nouvelles trouvailles du dernier almanach Vermot, mis en vente à chaque fin d'année. Chacune de ses pages comportait de nombreuses petites astuces, histoires ou anecdotes, très souvent accompagnées de rébus qu'il fallait déchiffrer. Ils

adoraient ce genre de gymnastique intellectuelle, qui permettait à leur vocabulaire de s'enrichir et à leur sagacité de rester en éveil. De nos jours, habitués à recevoir de partout des informations « prédigérées », nous trouvons inutile et absurde de consacrer du temps et des efforts à de tels prétendus enfantillages. De créateurs actifs, observateurs et circonspects, nous sommes passés peu à peu au stade de créatures passives, aveugles et crédules. De ce fait, un document comme le fameux *Mutus liber* (Le Livre muet qui ne comporte que des images) nous est devenu tout à fait hermétique. En conséquence, face à un dessin silencieux par nature, l'idée ne nous vient plus par exemple de compter certains de ses éléments. Les typographes, eux, continuent à le faire, ne serait-ce que pour les nécessités de la mise en page. Pour peu qu'ils associent nombres et caractères correspondants de certains alphabets, tels le grec et l'hébreu, les voici en possession d'un message occulte et pourtant bien visible. L'exemple suivant donne une idée de ce que furent ces jeux édifiants¹.



Lecture :
L'enfant – neuf cônes – haie – cent – pal dans G – la – front – TE – réseau – l'U ment.

Traduction :
L'enfant, ne connaissant pas le danger, l'affronte résolument.

La citation ci-dessous ne manquera pas de retenir notre attention :

PUISSANCE ET INTÉRÊT DU MYTHE²

La sollicitation de l'imagination et de la sensibilité

« Même si on ne croit pas en son caractère sacré, le mythe soulève des interrogations qui contraignent l'esprit à s'aventurer dans un ailleurs énigmatique. C'est tantôt une remontée vers un en deçà, en direction de nos origines, tantôt une exploration de l'au-delà. D'où vient l'homme ? Où va-t-il ? Que sait-il de lui-même ? En donnant par une fiction une forme à l'inconnu, le mythe sollicite l'imagination, ébranle la sensibilité. Il touche au tréfonds de l'individu. Le mythe stimule également la réflexion de tout un chacun. Il décrit et analyse des situations qui ont existé, qui peuvent encore exister, mais sans jamais formuler à leur propos de jugement de valeur définitif. Son but n'est pas de fournir des réponses toutes faites, mais d'inciter à rechercher ces réponses »

¹ Extrait de *Les rébus*, par Béatrice de GOUTEL – Hachette – Paris – 1978.

² http://www.editions-hatier.fr/eleves/profils99/theatre/theatre_extrait1.html

Au quatrième chapitre de son livre *Les mystères des dieux*³, le comte Pierre PIOBB détaille les quatre sens ésotériques du mythe de Vénus, qui, selon toute vraisemblance, se retrouveraient de même pour les autres divinités. Voici un extrait de cet ouvrage :

LES QUATRE SENS ÉSOTÉRIQUES DU MYTHE DE VÉNUS

Un mythe doit être considéré comme un document initiatique rigoureux formant la base d'une religion.

Toute fable qui ne présente pas ce caractère de rigorisme est une légende.

Le mythe est construit suivant des règles fixes immuables parce qu'elles sont l'expression même de la vérité géométrique et que celle-ci ne peut se traduire que d'une seule manière.

Une légende flotte, évolue et subit des transformations à travers les âges et les pays.

Un mythe demeure toujours égal à lui-même.

Certes, on peut rencontrer plusieurs formes ou plusieurs versions du mythe. Si on les examine de près, on verra que ces formes et ces versions sont toujours établies suivant les principes de la symbolique générale c'est-à-dire de la géométrie initiatique⁴, tandis que les multiples leçons d'une légende ne concordent souvent pas entre elles.

Il y a des mythes complets. Ce sont les textes que les hiérophantes ont établis à l'usage de leurs adeptes et que ceux-ci ont précieusement conservés. Mais la plupart des mythes — et le mythe de Vénus est de ceux-là — ne nous sont pas parvenus dans leur intégrité. Nous ne les connaissons que par les poèmes.

Le mythe hiérophantique — comme le Pentateuque ou les Védas ou les Évangiles — est indiscutable, sinon dans quelques détails que la tradition peut avoir infidèlement rapportés. Le mythe poétique, au contraire, est sujet à de graves discussions.

Ainsi au début même du mythe de Vénus, les auteurs se disputent pour établir la généalogie de la Déesse. Est-elle fille de l'écume de la mer, du ciel et du jour, de Jupiter et de Dioné ? Les modernes voient volontiers dans cette confusion plusieurs mythes parallèles et en infèrent l'origine imaginative et artistique du mythe. Habités, par des siècles de christianisme exotérique, à ne considérer les vérités de la religion que sous la forme précise des dogmes

³ H. Daragon éditeur – Paris – 1905. À notre connaissance, aucune réédition de cet écrit n'a eu lieu depuis plus de cinquante-cinq ans.

⁴ BACHOFEN, *Das Mutterrecht* (Préface) : « On a dit que le mythe, pareil au sable mouvant, ne permet jamais de prendre pied. Ce reproche s'applique moins à la matière même qu'il nous offre qu'à la manière de la traiter. Multiforme et changeant dans son aspect extérieur, il obéit cependant à des lois fixes et n'est pas moins fécond en résultats positifs que tout autre source de renseignements historiques...Partout expression d'une grande loi fondamentale, il possède dans la multiplicité des manifestations qu'il en présente la plus haute garantie de vérité profonde et de nécessité naturelle ».

élaborés par les conciles, nous comprenons mal comment un Dieu peut avoir plusieurs parents. Notre Christ est fils de Marie et du Saint-Esprit ; nos mythes — qui sont hiérophantiques — sont unanimement d'accord sur ce point. Nous voudrions inconsciemment rencontrer une telle précision partout. Néanmoins, si l'on discute ésotériquement, nous verrons que le Christ lui-même peut avoir plusieurs parents. Sans aller bien loin, nous nous heurterons au mystère de sa naissance : il est fils de Dieu, il est fils de la troisième personne de Dieu et il a un père putatif qui est Saint Joseph. Nous pouvons facilement lui trouver, sans sortir du texte précis du mythe, trois généalogies.

Il en est de même pour Vénus et pour tous les dieux.

Dans un mythe, une pluralité de faits ou de versions des faits n'implique pas l'incertitude. Au contraire, souvent le mythographe a voulu par là renforcer la certitude.

D'où une série de complications faites pour dérouter les hiérologues modernes, peu au courant des moyens initiatiques. L'érudition étouffe la science. Elle rassemble les documents, elle exhume des textes précieux, mais elle se complait aisément dans les rapprochements factices. Elle demeure profane, c'est-à-dire devant le temple, et se perd en discussions et en délibérations. La science ne discute pas ; elle raisonne, ne délibère pas ; elle agit. Si Cuvier, au lieu d'être un savant, eût été un érudit, il se fût contenté d'aligner ses fossiles dans les vitrines des muséums avec l'indication de leur origine, jamais il ne fût arrivé à reconstituer des squelettes entiers avec un osselet, jamais il n'eût créé la paléontologie. L'érudition est une œuvre de lieutenant et non de capitaine. Ce n'est pas à dire qu'elle soit négligeable : ce sont les capitaines qui font les plans de campagne, mais ce sont les lieutenants qui gagnent les batailles !

L'érudition en mythologie a rendu de grands services. Elle a mis en lumière les diverses versions des mythes selon les peuples. Elle a montré l'universalité de la symbolique. C'est à la science à coordonner et à classer ses découvertes⁵.

Un mythe possède quatre sens principaux :

- 1° *poétique.*
- 2° *historique.*
- 3° *uranographique,*
- 4° *cosmologique.*

Les quatre sens constituent quatre manières d'interprétations principales, qui engendrent douze ordres généraux de connaissance⁶.

*
* * *

⁵ Cf. LANG, *Mythes, cultes et religions*. (Conclusion) : « En thèse générale les érudits ne s'accordent que sur deux points : 1° Ils croient que c'est dans les noms qu'est renfermé le secret de la signification originelle des dieux : 2° que les dieux sont généralement des personnifications d'éléments ou de phénomènes naturels, tout au moins qu'ils ont pour origine des personnifications de cette espèce. En dehors de cela, tout n'est que doute et confusion ».

⁶ Cf. L'année occultiste et psychique (1907). p. II7 et suiv.

Le sens poétique comprend :

1° *La base même du conte.* — C'est la narration des faits, celle dont la lecture se prend au « pied de la lettre ». Il faut remarquer à ce sujet que si tous les mythes hiérophantiques d'un même dieu sont construits sur un canevas identique, il n'en est pas de même des mythes poétiques. La raison en est que les premiers constituent des textes initiatiques proprement dits : l'adepte doit les étudier mais non les altérer. Les seconds, au contraire, ne sont que des expressions de mythes initiatiques perdus ou inexistantes. Devant un texte hiérophantique, le chercheur n'a pas à hésiter, il n'a qu'à entreprendre l'élucidation. Mais devant un poème, il doit se montrer plus circonspect.

Les poèmes d'abord exposent rarement le mythe en entier. Il faut donc en rassembler plusieurs pour reconstituer la narration complète. Tous les poèmes ensuite ne sont pas initiatiques. Si l'on peut se fier à des Homère, à des Hésiode, à des Apulée, à des Dante, à des Rabelais⁷ même, qui ont pris soin de signaler au lecteur l'ésotérisme de leurs œuvres, on doit tenir pour suspects les dilettantes qui, en général, se contentent d'imiter leurs devanciers. Ce sont, pour la plupart, seulement des conteurs aimables dans les vers desquels on chercherait en vain un sens caché.

Le mythologue doit donc choisir avant tout les textes et les coordonner ensuite.

Mais comment opérera-t-il ? Il aura dans son travail la Haute-Science pour guide. Celle-ci, lui ayant démontré que l'intelligence et le cerveau de l'homme sont constitués d'une façon invariable, à peu de chose près, malgré les époques et les latitudes, lui fera comprendre que les vérités générales ne peuvent être exprimés sous la forme mythique que d'une seule façon. Il faudra donc retrouver à sa place toutes les douze parties du mythe, correspondant à un schéma type établi selon les théorèmes de la géométrie symbolique usuelle.

La base même du conte, devra, par conséquent refléter les onze autres manières d'interprétation du mythe.

2° *La narration cosmique.* — Les faits du poème doivent avoir un rapport immédiat avec des phénomènes physiques. On pourra les expliquer facilement par la description géographique de la terre entière ou d'une contrée, la succession des saisons, le travail d'un fleuve, etc.⁸ C'est le sens physique du mythe. On trouvera ainsi par exemple qu'Adonis était un fleuve, l'Olympe une montagne, etc. Ce sens a fait croire à l'origine populaire des mythes. On a pensé que l'imagination des hommes primitifs ou frustes s'était plu à diviniser les phénomènes qu'ils constataient. Cela supposerait chez ces êtres, intellectuellement inférieurs à nous, une faculté supérieure à la nôtre. Nous ne sommes plus capables de diviniser quoi que ce soit. Cela supposerait encore que l'idée de Dieu était une idée innée en eux. Cela

⁷ Le Dante et Rabelais ne sont point des mythographes, mais des doctrinaires : ils exposent d'une façon très voilée certaines doctrines secrètes. Rabelais, dans la préface de son *Gargantua*, a pris soin de dire : "Crochetastes vous oncques bouteilles ? Caignes ! Reduisez à mémoire la contenance qu'aviez. Mais veistes vous oncques chien rencontrant quelque os medulare ?... Si veu l'avez vous avez peu noter de quelle devotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce. Qui le induict à ce faire ? Quel espoir de son estude ? Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de mouelle," etc.

⁸ Un curieux essai a été fait, il y a plusieurs années, dans ce sens. Il avait pour but principal d'expliquer géographiquement les mythes homériques. Malheureusement, son auteur s'est laissé emporter par son sujet et en a déduit des conséquences dont l'Archéologie a, plus tard, démontré la fausseté. Cf. Théophile CAILLEU, *Origine celtique de la civilisation de tous les peuples*.

supposerait enfin que l'imagination se trouve plus développée chez l'ignorant que chez l'homme évolué. Or, ces trois suppositions sont controuvées par l'expérience.

Les êtres intellectuellement inférieurs sont inférieurs en toutes les qualités de l'âme. L'idée de Dieu se ramène à la déification de la limite de la compréhension, mais ne se superpose pas à celle-ci. L'idée de Dieu est une idée de limite, de centre et de stabilité. En la fournissant même à un être primitif, celui-ci, par simple logique, constatera le fleuve franchissable, la montagne accessible et les saisons transitoires. Il n'y a là rien qui ressemble à une limite de l'infini, à un centre universel, à une stabilité immuable ! Mais nous savons que les êtres primitifs n'ont point d'imagination. L'imagination est faite d'acquisitions. L'être primitif a fort peu de notions acquises. Il est incapable d'ébaucher un mythe. On s'en rend compte quand on veut bien approfondir les douze interprétations mythiques.

Le mythographe, en donnant à son texte ce sens physique, a voulu placer dans le concret les potentialités dont il parlait. Quand il a mentionné l'abstrait, il lui a donné le nom d'une montagne pour éveiller, chez l'ignorant, l'idée de quelque chose de haut, de grand et de difficilement accessible. Peut-être même le peuple, qui, lui, est le grand baptiseur des lieux géographiques, a-t-il donné le nom d'Olympe à la montagne parce que celle-ci représentait dans son imagination précaire la masse de l'abstrait, élevée et malaisée à atteindre⁹.

3° *La narration céleste.* — Enfin, ces faits du poème s'appliquent aux astres. Les dieux, à la fin du mythe, se placent toujours dans le ciel. Le ciel, pour le vulgaire, est constitué par la voûte constellée : les dieux y sont les étoiles. C'est encore un sens qui a paru à quelques-uns le fondement du mythe.

Les hommes primitifs, a-t-on dit, ont choisi leurs dieux parmi les astres parce que ceux-ci sont inaccessibles et semblent échapper aux conditions ordinaires de l'existence ; les mythes alors racontent la disposition des constellations. Une semblable théorie a toujours fait sourire les astronomes. Ceux-là seuls savent combien il est difficile à l'œil nu de se rendre compte de la différence qui existe entre une étoile fixe et une planète. Le fait que cette dernière ne se trouve pas toujours dans la même constellation suffit-il à expliquer la division des astres en deux groupes bien distincts : les fixes et les mobiles ? Les mythes ne confondent jamais les uns et les autres. Ils auraient bien pu raconter, par exemple, que Vénus était sortie de la constellation du Bélier. Car si, un jour, un observateur primitif aperçoit la planète Vénus dans la constellation du Bélier, il doit lui venir à la pensée qu'elle en fait partie. Si, plus tard, il la constate dans la constellation du Taureau il pourra bien raconter que c'est une étoile du Bélier qui a été se mélanger à celle du Taureau. Or, jamais un mythe ne dit une chose semblable. Les constellations font l'objet de mythes spéciaux et les planètes également.

Mais le grand argument est celui de l'appellation des constellations. Comment a-t-on jamais pu prétendre que les divers noms des astérismes provenaient de la forme que présente la disposition des étoiles ? Il faut n'avoir jamais levé la tête par une nuit claire pour émettre une telle hypothèse. Est-ce que le Bélier ressemble à un bélier, le Lion à un lion, les Poissons

⁹ L'auteur a pu surprendre sur lui-même le mécanisme d'une semblable divinisation. Étant tout petit, un jour de pluie, il demanda à son père : "Qu'est-ce qui fait pleuvoir ?" Généralement le père, homme de science très averti, entrait dans des explications savantes à chaque question de l'enfant. Ce jour-là, étant en humeur de rire ou ne voulant pas entamer la théorie difficile et obscure de la condensation de la vapeur d'eau, il répondit : "C'est Jupiter qui fait pleuvoir, Jupiter le plus gros des dieux". Et pour l'auteur, enfant de Paris, Jupiter se personnifia aussitôt en une grosse cheminée rouge placée très haut sur un toit et dominant la multitude des petites cheminées...

à deux poissons ? Est-ce qu'Hercule a la forme d'un homme tenant une massue ? Il est vrai que l'on objectera que, par suite de la précession des équinoxes et d'autres mouvements encore, la disposition des constellations que nous voyons aujourd'hui n'est pas celle que les anciens constataient. Reste à savoir si jamais le Bélier a représenté un bélier. Qu'on se livre à un casse-tête chinois : étant donné les divers noms des douze constellations du Zodiaque, dire à quelle époque chacune d'elles présentait un arrangement d'étoiles capable de lui appliquer d'emblée l'appellation mythologique ! Les calculs sont longs, mais faciles : ce qui est difficile, c'est d'obtenir un résultat.

Il est plus simple de penser que l'on a donné un sens céleste au mythe, parallèlement à un sens physique pour placer dans le concret — mais dans le concret extra-terrestre — les potentialités dont on parlait.

*
* * *

Le sens historique se développe, de même, de trois manières :

1° *La narration positive.* — Elle a donné naissance, parmi les mythologues modernes, à la théorie de l'anthropomorphisme. Les mythes sont presque toujours une affabulation de l'histoire. Mais ils ne sont pas seulement cela. Le mythographe, afin de leur donner une apparence réelle, les a greffés sur un ensemble d'événements historiques. Ceux-ci ont-ils existé réellement ont-ils été imaginés ? La question peut se discuter. Sans le secours de l'archéologie, on la résout difficilement. Voyez comme l'on se bat autour de l'existence de Jésus, et cependant cet événement, comparé à la guerre de Troie, est relativement récent. Qu'importe du reste l'authenticité des événements historiques auxquels le mythe s'adapte. Le chercheur n'a qu'à constater le sens de la narration positive ; il ne s'y arrêtera pas plus qu'il ne s'arrête au premier sens, celui du "pied de la lettre". L'historien seul aura le droit et le devoir de le considérer, car le mythe raconte l'évolution de l'humanité. Mais c'est déjà là une interprétation de la narration positive : c'est l'interprétation ethnique.

2° *La narration ethnique.* — L'histoire ne se ramène pas à une chronologie brutale. Elle s'élargit aussi en une synthèse des mouvements ethniques. Le mythe ne raconte pas uniquement un ensemble de faits réels ; il est aussi — et plutôt — une histoire synthétique de l'humanité.

Pour qui sait lire et pénétrer le symbole, ce sens apparaît très clairement.

3° *La narration terrestre.* — Parallèlement aussi, le mythe fait l'histoire de la terre. Il expose une période géologique ou l'ensemble des périodes géologiques. Il fournit des détails intéressants sur l'évolution de notre sphéroïde. Ces détails, jadis, les initiés devaient les accepter comme des vérités sans preuves expérimentales. Aujourd'hui ils nous paraissent évidents car ils se trouvent corroborés par les découvertes géologiques. Les mythologues modernes ne semblent pas avoir soupçonné cette dernière interprétation.

*
* *

Le sens uranographique apparaît ensuite sous trois formes :

1° *La description céleste.* — Cette interprétation ressort de la narration céleste. Elle fournit une analyse de l'astre ou de la constellation au point de vue *astronomique*. C'est une cosmographie, si l'on veut : elle envisage les rapports physiques des corps célestes entre eux, leurs mouvements, leurs phases, etc.

2° *La description astrologique.* — Elle développe la précédente interprétation. Sous cet aspect, les rapports dynamiques des corps célestes entre eux sont seuls considérés. Il s'agit alors du jeu combiné des forces cosmiques, de la répartition des fluides, des vibrations etc. C'est toute une partie de la science hiérolologique ancienne que notre civilisation moderne a négligée jusqu'ici et que les travaux de certains chercheurs ont dernièrement mis en lumière. Cette interprétation des mythes constitue une sorte de complément de nos sciences classiques. Elle servait de base pour l'établissement du culte.

3° *La description évolutive.* — de l'univers entier, d'un groupe stellaire ou d'un astre. C'est une cosmogonie fondée sur les théorèmes de la Haute-Science et très rationnelle. Elle montre, en quelque manière, la matérialisation de l'idée de la Divinité, ou encore, si l'on veut, le processus de sa pensée dans le concret, ou mieux la genèse des émanations. Il s'en dégage une métaphysique éminemment positiviste.

*
* *

Le sens cosmologique complète par ses trois aspects cette dernière interprétation.

1° *La gnose statique* — déploie ses courbes, en fait sortir les raisons et en montre les résultats. Elle révèle, dans « ce qui est » le rôle des idées, la place et la direction des forces, la nature et la constitution des formes.

2° *La gnose arithmologique* — est son complément. Elle s'occupe des nombres, lesquels sont compréhensifs des formes, des forces, des idées. Elle réduit chaque dieu à un nombre et chacune des puissances qui en émanent à une idée, à une force, à une forme.

3° *La gnose noologique.* — interprétation dernière et synthèse générale, fait entrevoir l'idée de la Divinité inconnaissable et le rôle du dieu dans cette idée. Elle passe du nombre au noumène. C'est la plus haute expression de la science mythique.

II

Tel est un mythe, œuvre complexe et savante, formule simple et commode de vérités difficiles à saisir pour le vulgaire et accessibles dans leur totalité aux seuls initiés supérieurs.

Le croyant ordinaire se bornait au sens poétique : il se contentait de retenir le texte et d'en dégager les narrations cosmique et céleste.

L'initié du premier grade étudiait les trois formes du sens historique. Celui du second grade découvrait le sens uranographique. Celui du troisième grade s'élevait parfois jusqu'à la plus haute interprétation du sens cosmologique ; généralement, cependant, il ne dépassait pas la gnose statique.¹⁰

Dans une religion constituée, tout est prévu savamment, de manière à laisser chaque adepte reculer de lui-même peu à peu la limite de sa compréhension. Jamais on ne dirige quelqu'un dans une voie vers laquelle il ne se sent pas appelé. En disant que l'on respecte son libre arbitre, on cherche à ne pas contrarier son évolution. On sait qu'il est inutile de faire un initié supérieur de quiconque n'a pas la vocation. La foi¹¹ n'est demandée qu'au croyant ordinaire. Celui-ci se trouve obligé d'accepter les vérités hiératiques sans contrôle puisqu'on ne lui explique rien. À l'initié on explique ; aussi l'initiation tue-t-elle la foi. Encore les explications qu'on fournit dans les cryptes des temples sont-elles exemptes de toute contrainte. Le principe absolu est celui de l'acquisition de la connaissance par ses propres moyens : on s'initie soi-même. Le mythe se prête admirablement à un semblable procédé d'instruction : les douze interprétations du symbole correspondent aux douze principales formes des mentalités humaines. Aussi l'initié arrive-t-il à comprendre le divin : il se sert de sa raison seule et il atteint rapidement à une certitude qui le satisfait, tandis que le croyant vulgaire se débat dans un conflit insoluble entre sa foi et sa raison.

Nous avons oublié cette distinction. À force de ne plus connaître que notre christianisme où l'initiation est, aujourd'hui, réduite à peu de chose, nous n'apercevons plus nettement le rôle respectif, dans la religion, de la foi et de la raison. Nous essayons de le définir en échafaudant des théories précaires pour concilier une science incomplète avec la religion. Nous nous plaisons à mettre en parallèle l'intuition et l'intelligence ; nous essayons d'arriver à dégager de l'une la foi, donc la religion ; de l'autre la raison, donc la science. Nous distinguons nos aspirations vers l'infini sous le nom de religiosité, et l'ensemble des dogmes incompris et des pratiques mal étudiées sous le nom de religion.

Nous divaguons. Et cependant notre science moderne possède tous les moyens pour pénétrer l'ésotérisme. Nous sommes assez forts pour nous passer d'initiation !

*
* * *

¹⁰ L'initiation, on le verra plus loin, se compose de trois enseignements distincts : celui des *Petits Mystères* (Initiation inférieure), celui des *Grands Mystères* (Initiation supérieure) et celui de la *Haute-Initiation*. Les *Petits Mystères* comprennent les trois grades dont les thèmes d'études sont spécifiés ici. Il est à remarquer cependant que l'initié du troisième grade ne pouvait s'élever jusqu'au sens cosmologique qu'à la condition d'être admis d'abord aux *Grands Mystères* et ensuite de parvenir à la *Haute Initiation*.

¹¹ Par ce terme, P. PIOBB veut manifestement dire *croyance*. L'adjectif *croyant* qui suit le confirme. La Haute Science ne saurait entamer la véritable Foi, *amen* (אמן = 700.40.1) en hébreu (Note du rédacteur de cet article).

Nous laisserons à Pierre PIOBB l'entière responsabilité de ses conclusions. En revanche, avec la nature savante d'une telle œuvre scripturaire, nous retiendrons d'un mythe digne de ce nom les quatre niveaux d'interprétation. En écho, la Tradition hébraïque — multivoque par essence — préconise de ne jamais négliger l'intérêt du *Pardes* (פרדס = 60.4.200.80), parfois identifié au *paradis* de la connaissance. En effet, les mêmes consonnes se retrouvent dans les deux vocables. De manière très succincte, le tableau suivant en résume les étapes

Exégèses	Prononciations	Nombres	Schèmes	Pardes
Littérale	<i>Pechat</i>	9.300.80	פשת	פ
Allégorique	<i>Remez</i>	7.40.200	רמז	ר
Morale	<i>Derash</i>	300.200.4	דרש	ד
Ésotérique	<i>Sod</i>	4.6.60	סוד	ס

Le contenu sémantique des *authioth*, relatif aux quatre schèmes, va bien au-delà des qualificatifs proposés ci-dessus à titre indicatif. Par exemple, l'exacte perception de *sod* fera surgir une évidence : ce qui est éprouvé par chacun s'avère intransmissible. Du coup, toute expérience vécue reste à jamais secrète, ésotérique pour les tiers. Il n'y a donc ici aucune volonté d'occultation de la part de l'intéressé. Au contraire, le pauvre en demeure le plus souvent consterné. Il aspire au partage des résultats de son initiation, mais c'est impossible.

Un mythe, en hébreu.

En dehors de la simple translittération du latin *mythos* pour le grec *muthos*, la langue d'Abraham utilise au moins deux mots pour rendre ce vocable.

Le premier s'énonce *hagadah* (הגדה = 5.4.3.1), qui traduit aussi les *parties homilétiques de l'ancienne littérature rabbinique*. La *hagadah* de Pâque est particulièrement célèbre. Au passage (sans jeu de mots avec *Pâque*), notons que cette racine totalise 13, tout comme les mots *amour* et *un*. Sans jamais quitter les archétypes — puisque ne se trouvent ici que des unités — l'invariant fondamental *aleph* (א = 1) vient structurer avec *ghimel* (ג = 3) le fragment holographique *daleth* (ד = 4) et l'animer par le *hé* (ה = 5). Une entité individuelle, dynamique et localisée, se trouve de la sorte établie. Ce qui ne peut se concevoir sans une cohésion de ses éléments. Or, précisément, *hedjed* (הגד = 4.3.1) qui débute *hagadah* est une *attache*, un *naud*, un *lien*, une *union*, un *faisceau*, etc. Ce que vient confirmer *hadjoudah* (הגדה) — pratiquement identique à *hagadah*, mais ponctué différemment — avec les notions de *troupe*, de *bande*, d'*association*, de *confédération*, d'*arche* et d'*alliance*. Peut-il se trouver plus belle confirmation du rôle fédérateur d'un mythe ?

Le second, moins employé, se dit parfois *massorah* (מסרה = 5.200.60.40), qui exprime de même un *lien*, une *connexion*, sans oublier un *devoir*, une *obligation*, une *Tradition*, tout comme *massoreth* (מסרת = 400.200.60.40). Cette fois, ce qui est rendu vivant en final avec le *hé* (ה = 5) est un milieu biologique *mem* (מ = 40), circonscrit par un *samech* (ס = 60) doué d'une permanence, pour ne pas dire d'une mémoire *resch* (ר = 200). Comment mieux caractériser l'aquarium ambulante que nous sommes, avec les quelque 70 % d'eau que nous contenons ?

Urgence d'une élucidation ?

Il semble donc que Jean-Claude CARRIÈRE ait vu juste. Dans l'affirmative, une difficulté majeure en l'occurrence résiderait alors en la diversité des mythes fondateurs pris à la lettre, fondements des différentes religions. Dieu sait (c'est le moment de le dire !) combien les divers dogmes religieux — le plus souvent interprétés au sens littéral — deviennent très vite sources d'incompréhension, prétextes d'intolérance et de discorde.

À ce propos, voici une image géométrique.

Susceptibles d'être tracées en surface, ce n'est qu'au sommet du cône que les nombreuses génératrices se réunissent en un seul point sans dimension, alors qu'elles se séparent de plus en plus en allant vers la base. À ce niveau, l'une d'entre elles, dirigée vers l'Est, s'oppose radicalement à celle d'en face tournée vers l'Ouest et ainsi de suite. Pour autant, une telle différenciation spatio-temporelle n'est-elle pas illusoire, quand le point de vue s'élève ?

« *Tuez-les tous. Dieu reconnaîtra les siens !* » Tel fut, paraît-il, l'ordre effrayant proféré par Arnaud Amalric, légat du Pape, dans le cadre de la croisade contre les Albigeois et lors de la mise à sac de Béziers en juillet 1209. *Gott mit uns* (Dieu avec nous). Telle était l'inscription sur les boucles de ceinturons des soldats allemands, au cours du dernier conflit mondial 1939-1945. Voici deux exemples parmi beaucoup d'autres possibles, à sept siècles de distance.

En ce qui concerne les pulsions inconscientes qui gouvernent les relations humaines — et qui nous intéressent tous, bien sûr, au premier chef — libre à chacun de tirer certaines conclusions de ce qui précède, de se conduire à sa guise en son âme et conscience et... en fonction des moyens du bord !